

Canevas de l'audition de Monsieur Pierre Bellanger
par la Commission de réflexion sur l'image des femmes dans les médias
à l'initiative du secrétariat d'Etat à la Solidarité
auprès du Ministère du Travail, des Relations sociales, de la Famille et de la Solidarité
le 7 mai 2008

La révolution de l'expression directe

Par facilité, nous parlons d'une « *femme* » ou d'un « *jeune* ». Cependant cette facilité a un prix, car réduire une identité à une seule de ses qualités revient à croire que cette qualité pèse plus que toutes les autres réunies et détermine l'individu jusqu'à le priver de sa singularité et sa liberté.

Je n'ai jamais connu une personne de sexe féminin qui soit cette « *femme* » théorique définie sans échappatoire par son genre ; je n'ai jamais rencontré de personne jeune dont l'âge résumerait seul l'existence et la complexité.

Moi-même, je ne me reconnais dans aucune tentative d'expliquer ce que suis par un seul de mes attributs.

Ainsi donc, il s'agit d'une abstraction qui n'exprime pas une essence, au sens d'une nature intime, mais au contraire un déni d'individuation.

Par cette logique fantasmagorique, la possession d'une caractéristique vous assimile à un ensemble dont, par solidarité, vous devez avoir toutes les propriétés.

Les êtres imaginaires ainsi créés vont ensuite, seconde facilité de langage, être rassemblés et prendre une dénomination collective : « *les femmes* », « *la jeunesse* ». En deux sauts rhétoriques, on a inventé une foule étrange et par conséquent étrangère.

Dans la réalité, il n'y a que des individus et on ne peut définir un individu par une fraction de son identité. La catégorie que l'on crée par la constitution d'un ensemble théorique de personnes fondé sur une caractéristique commune est forcément une abstraction réductrice qui ne résiste pas à la complexité de chaque individualité qui la constitue.

Il s'agit donc d'un concept à manipuler avec la plus extrême prudence tant il est tentant d'en faire le support docile de son imaginaire. A tel point, que chacun peut être amené à agir sur la base de cette modélisation caricaturale qui, sans avertir, se sera substituée au réel.

Car cette abstraction démographique est bien pratique, elle se plie à tous les discours, tous les fantasmes. Le réel, têtu, complexe, contradictoire, et, disons-le, indescriptible, n'a, face à cette construction d'une simplicité fascinante, aucune chance.

On préférera l'illusion au réel et la paresse des sentiments à l'examen critique. Ce qui fait de la représentation schématique d'une population un implacable instrument de pouvoir sur celle-ci.

Le corps social qui produit ces caricatures s'institue, quant à lui, en normalité de référence. Si nous sommes jeunes, c'est parce qu'ils sont vieux ; si nous sommes femmes, c'est parce qu'ils sont hommes ; si nous sommes noirs, c'est parce qu'ils sont blancs. Puisque nous partageons avec eux le fait d'avoir un pancréas, cela ne nous distinguera pas et ne fondera donc pas, à leur initiative, par la mise en avant d'une caractéristique dont ils seraient dénués, une population imaginaire.

Ces figurations imposées se refusent à tout relativisme, elles se pensent universelles et éternelles. Dans les faits, elles fondent les relations de domination et la codification des échanges au sein de la société ; leur maintien est donc pour ceux qui en bénéficient une question de survie.

Et ces ensembles différenciés devront être dévalués pour asseoir au plus profond des esprits l'ordre établi.

La catégorie ainsi créée subit donc généralement un premier traitement de choc : celui de la causalité circulaire, déjà à l'œuvre dans le racisme. Cette logique vicieuse consiste à penser que la nature des gens est la cause de leur condition et que leur condition est la preuve de leur nature. Ainsi, la criminalité bien plus élevée des cités sont, pour le raciste, tout à la fois la conséquence des caractéristiques intrinsèques des populations d'origines arabe et africaine et la preuve que ces caractéristiques sont les leurs.

Ainsi donc le taux de chômage des jeunes est, dans cette logique, tout à la fois la conséquence de l'incapacité des « *jeunes d'aujourd'hui* » à travailler et la preuve de leur inaptitude.

Ensuite le déni de raison : C'est un moyen radical pour imposer son pouvoir sur une catégorie de personnes : ne pas lui reconnaître les facultés nécessaires au discernement, au choix éclairé, à la capacité de distinction entre le bien et le mal et par conséquent s'imposer alors à elle comme une tutelle nécessaire parce que palliant cette déficience. Déni d'autonomie au sens kantien du terme, c'est-à-dire de penser par soi-même.

Cette méthode de contrôle social a été appliquée avec succès aux femmes, à la jeunesse, aux ouvriers, aux populations colonisées, et à l'essentiel du peuple français avant l'avènement du suffrage universel, de l'instruction publique, c'est-à-dire de la République.

Le procédé peut-être autrement vicieux car en apparence procédant de l'inverse, par une « *ruse de la raison* » chère à *Hegel* : la reconnaissance à une catégorie de qualités propres mais en danger qu'il faut donc protéger et, concomitamment, d'un statut de victime aboutissant à une sacralisation débilite. On pourrait s'en féliciter ; ce serait pourtant une erreur : encore une fois, c'est la personne qui disparaît derrière la catégorie et un imaginaire en remplace un autre.

La question de l'image des femmes à l'époque contemporaine est marquée par deux tendances de fond : l'émancipation féminine et sa conséquence sur le malaise persistant affectant notre relation à l'amour et la sexualité.

L'émancipation des femmes c'est justement, par rapport à ce qui a été dit précédemment, leur dé-catégorisation et la reconnaissance que leur individualité prime sur leur genre.

Cette émancipation est une conséquence du libéralisme de l'Europe des Lumières qui, outre la liberté et la responsabilité individuelles, affranchit la personne de ses attributs qui pour la plupart deviennent des variables soumises au choix personnel ; leur libre combinaison pouvant seule définir l'individu. Combinaison d'ailleurs qu'il lui sera d'ailleurs loisible de changer au cours du temps et cette plasticité de l'identité ébranle jusqu'à le faire péricliter le cadre social ancien.

Cette autorité de soi sur soi fonde la personne humaine comme un dépassement de ses propres contingences et, tout à la fois, la transforme, d'une part, en un « *Monsieur Patate* » symbolique : ce jeu où on plante dans une pomme de terre, des yeux, un nez, une bouche et autant d'accessoires amovibles ; et, d'autre part, nous fait affirmer, avec *Élisabeth de Fontenay*, « *que l'homme est un étant qui ne peut ni ne doit être défini.* »

Plus la caractéristique individuelle semble indissociable, immuable et fixe moins elle s'apparentera au registre de la condition, soluble dans le libéralisme, mais plutôt à celui de la nature, devant laquelle chacun doit, nous dit-on, s'incliner. Ce fut jadis le cas des esclaves : était-on esclave par nature ou par condition ? C'est, à notre époque, le cas du genre. D'où un combat d'émancipation féminine long et rude, toujours en cours, pour distinguer le fait biologique des constructions religieuses, culturelles et sociales mutilantes qui s'y attachèrent jusqu'à devenir, dans les mentalités, idiosyncrasiques du genre.

Le malaise sur l'amour et la sexualité, quant à lui, est tout aussi important car il est une composante clef de l'image des femmes en tant que catégorie. En effet, ce qui fonde cette catégorie c'est le genre, c'est-à-dire la division entre masculin et féminin et donc la différence de sexe. Et quelle est la plus fondamentale relation entre les deux sexes ? La relation charnelle et amoureuse.

L'anthropologue *Clotaire Rapaille* a montré comment, dans la culture dominante nord-américaine, l'évocation de l'amour renvoie souvent les adultes - voilà une catégorie imaginaire définie par l'âge - à leur adolescence et les fait exprimer une désillusion, une innocence perdue, un rêve qui ne s'est pas réalisé et d'idéalistes ambitions auxquelles a fallu se résigner à renoncer.

Le vécu de l'amour par les adultes tend fréquemment à en faire des rescapés d'un faux espoir originel compromis par une manipulation initiale et réitérée qui, dans le jeu amoureux, s'appelle la séduction.

Rapaille explique encore que la relation amoureuse devient un rapport de force avec au moins un perdant, sinon deux. Le sexe se confond alors avec la violence.

Cette confrontation génère une angoisse propice à une remise en cause individuelle. Mais celle-ci est douloureuse, le conflit est donc plutôt expulsé à l'extérieur de l'être pour devenir une mythologie sociale de dessin animé dotée d'une claire distribution des rôles : la féminité s'identifie à la pureté et la masculinité à la bestialité. La féminité sanctuarisée se destine à être victime de la souillure du désir masculin coupable par définition.

Ainsi une catégorie opprimée, la gente féminine, est, par un retour de balancier en l'espace d'une génération, érigée en créditrice d'une souffrance passée et potentielle qui non seulement lui confère des droits mais l'innocente en bloc de cette tragédie relationnelle.

Dans le même temps, la catégorie masculine, jadis détentrice de tous les magistères et de toutes les légitimités est précipitée dans l'opprobre inévitable d'une nature à l'animalité irrépressible.

L'articulation rationnelle de ce transfert de maléfice est le discours sur la dignité : le fait de ne pas faire d'un sujet un objet mais de se conduire vis-à-vis de l'autre sans jamais oublier sa qualité d'être humain.

Qui s'oppose à cela ? Personne ! Si pourtant : le désir. Le désir convoite un objet. C'est l'objet du désir. Le désir exprime le manque et la résorption de ce manque comme un but à atteindre.

Le désir masculin est focalisé sur son assouvissement et n'est donc pas forcément le désir d'une personne unique à l'exception de toutes les autres : ce qui serait le désir d'un sujet, forme tolérée du désir masculin pour autant qu'il soit partagé par l'aimable dulcinée et que preuve soit donnée que c'est bien la personne en tant que singularité qui est désirée et non ses fonctions ou attributs interchangeables avec d'autres. « *M'aimes-tu pour moi-même ou pour mes gros seins ?* ». Telle est la question ...

On notera ici que ce propos intègre les traditions philosophiques et religieuses du corps ressenti comme un accessoire déprécié d'une personne identifiée à sa seule dimension mentale idéalisée. C'est ce qui fait que la plupart des gens se lavent les mains en sortant des toilettes et non pas aussi en y entrant, comme si leur intimité était plus sale que le monde entier.

Le corps impur, source de maux et faiblesses, est déclassé en annexe utilitaire et disjointe du soi, tandis que l'intellect et ses facultés incarnent sans conteste la personne. On entendra moins, en effet : « *M'aimes-tu pour moi-même ou pour ma capacité à résoudre des équations vectorielles ?* »

Une observation corolaire :

- en premier lieu, la théorie libérale dissocie la personne de ses attributs pour faire de ceux-ci des moyens supplémentaires de choix et d'indépendance au service de l'individu ; a contrario, cette même dissociation opérée entre le corps et l'esprit par une autorité tierce à laquelle on concède la faculté d'exercer sur soi un magistère moral se révèle, comme nous le verrons plus loin, nuisible et aliénante ;

- en second lieu, la dignité est la reconnaissance de l'état même de la personne humaine. Comme elle, elle n'est ni négociable, ni graduelle ni sécable.

Ainsi, l'inventaire moral de la personne humaine afin de garantir sa dignité est une impossibilité logique. C'est ce qui se produit lorsque le discours sur la dignité n'est qu'une reformulation des anciennes superstitions de haine du corps. La dignité ne consiste pas à considérer comme indigne une partie de soi. Les organes de reproduction et d'excrétion et leur physiologie, souvent cible des contempteurs de la corporéité, n'ont ni plus ni moins de vertu que le gros orteil ou l'oreille interne. Bien au contraire, ces préjugés discréditent la personne à ses propres yeux et au regard des autres et sont, de fait, attentatoires à la dignité humaine.

L'opposition, donc, entre la personne et ses attributs physiques est un piège cruel. Car il met au même niveau, un indéfinissable, la personne humaine et un ou plusieurs attributs dissociables, réifiés et impersonnels.

Et donc à cette question de l'être désiré quant à la concurrence imaginaire entre elle-même et son décolleté, il faudrait pouvoir répondre que l'amour est un escalier dont les apparentes premières marches sont la complémentarité des désirs, puis ensuite, à cette transaction, se superposera, avec chance et effort, une émotion intérieure qui peut aboutir au miracle, fugace ou non, du don de soi sans attente de retour. Et que si le coup de foudre est un escalier monté quatre à quatre, beaucoup s'essouffent après les premières marches car il n'y a rien sans patience, renoncement et pardon. Et d'ajouter que ce chemin d'accomplissement là n'est pas le seul, que des pas de deux heureux et épanouissants, éphémères ou non, il y en a de toute sorte et sur toutes les marches ...

Mais cette réponse n'est-elle pas une tentative supplémentaire de séduction ? Il n'y a donc pas d'issue à la culpabilisation du désir masculin qui demeure ainsi rétrogradé dans une hypocrisie généralisée qui voit chacune, et désormais chacun, obsédés par sa cosmétique et ses atouts, afin d'attirer à soi l'âme rêvée qui n'en tiendra pas compte - on doit être aimé pour un « *soi* » mystérieux - mais qui, par ailleurs, correspondra au mieux à sa « *check-list* » personnelle.

Revenons au contrôle social, celui-ci est efficace lorsque la personne l'intériorise jusqu'à en faire son code de conduite personnel. Pour atteindre cet objectif, il faut créer des occasions d'obéir : l'individu se conforme à des conventions et, chaque fois qu'il s'exécute, les renforce pour lui-même et pour les autres. Mais ce n'est pas le plus efficace. Le mieux est de créer des impossibilités d'obéir.

Une impossibilité d'obéir est un supplice équivalent aux pieds bandés des filles de Chine ancienne : il s'agit, notamment, de la proscription d'une pulsion d'ordinaire sans danger pour soi ou autrui - la masturbation, par exemple - par la seule méthode de la répression, sachant pertinemment que ce refoulement a pour conséquence son exacerbation et que l'individu en lutte avec un démon imaginaire qui grossit plus on l'affame ne peut pactiser que par le mensonge, la pathologie psychologique et surtout la culpabilité.

La culpabilité est un fer plus solide que l'obéissance, il assoit l'autorité supérieure car il oblige l'individu qui y est soumis à ne se concevoir que dans l'auto-accusation, la sanction et la repentance.

Privé de son propre jugement, désormais faussé à ses propres yeux, l'individu perd son centre de gravité moral, c'est-à-dire sa liberté de conscience, dans une délégation à un pouvoir subjuguant, tout à la fois punitif et salvateur, mu par ses intérêts propres, et qu'il s'obligera à servir pour obtenir la rémission de ses tourments éthiques.

Et cette hallucination lorsqu'elle est partagée par la plupart des individus d'une société entière devient la norme. Car, comme chacun sait, la norme n'est pas garante de « normalité » au sens de santé optimale : la norme renvoie à ce qui correspond à la règle, à une référence moyenne destinée à servir de point de comparaison.

Ainsi, si tous sont affectés de la même pathologie, celle-ci sera considérée comme l'état normal. L'exploration de la normalité pathologique, éclairée notamment par les travaux de *Michel Foucault*, *Thomas Szasz*, et de l'école antipsychiatrique, a montré comment la morale consensuelle construit une réalité symbolique totalisante dont rien n'assure du bien-fondé.

Qui viendrait d'ailleurs à remettre cet ordre psychique imaginaire en question serait, comme dans toute domination psychologique, criminalisé et, a minima, traité d'irresponsable : car les faits sont là.

Quels faits ? Revenons aux pieds bandés. Lorsque cette pratique fut interdite, l'examen médical de ces jeunes Asiatiques ainsi torturées montra des pieds atrophiés, surinfectés, paralysés avec souvent formation d'un pied bot. Cette horreur ne valait-il pas mieux la cacher dans des souliers brodés ?

Il en va de même avec les impossibilités d'obéir d'ordre sexuel : elles produisent des personnes déformées, à la sexualité meurtrie pour lesquelles le sexe sera l'objet d'un conflit intérieur obsessionnel entre désir et dégoût et dont elles s'accommoderont par toutes sortes de mécanismes psychologiques, le plus apparent d'entre eux étant le vif rejet de l'expression sur la sexualité qu'elle soit privée ou publique.

L'Éros charnel estropié et infectieux doit être caché. Ainsi, la prophétie est auto-réalisée : avoir décrété la saleté du sexe l'a corrompu dans la pratique comme dans le regard. Et on le comprend, car son évocation provoque alors une tension douloureuse plus forte que la représentation de la violence morale et physique, pot de miel de nos fictions cinématographiques et télévisuelles.

Comme le disait *Jack Nicholson* à propos de la classification des films aux États-Unis : « *Couper un sein à la tronçonneuse et le film est interdit aux moins de 12 ans, caresser ce même sein et le film est interdit aux moins de 18 ans....* »

Sur un autre registre, il sera considéré par les pouvoirs publics qu'un enfant de dix ans, âge de l'école primaire, sera capable d'assimiler dans ses aspects historiques et émotionnels la *Shoah* tandis que, dans le même temps, une autorité administrative poursuivra une radio destinée aux adolescents pour un dialogue entre auditrices et auditeurs à propos d'une fellation !

Prendre du recul lorsqu'il s'agit de fictions collectives à forte charge émotionnelle est difficile. Comment débusquer l'aberration de cette altération ?

Il faut trouver plus atteint que soi. Les producteurs de films saoudiens qui financent la plupart des films égyptiens ont établi un code de trente-cinq règles. Celles-ci interdisent de s'étreindre, de s'embrasser à l'écran et, par exemple, de montrer un lit vide car se serait l'indice que quelqu'un pourrait y faire quelque chose ...

La mécanique psychologique est évidente : ce qui est réprimé devient en réaction omniprésent. La moindre parcelle de peau est un appel au viol, le seul regard une provocation explicite à la luxure et presque tout le reste est suggestif, excitant, vicieux, érectile : le réel est une vaste étalage de pornographie sulfureuse, échauffante et traumatisante. Pourquoi ne peut-on pas l'interdire ?

Dans le même temps, en Suède, il n'y a pas de censure et lorsqu'il est arrivé que des mots grossiers à connotation sexuelle soit employés au milieu de l'après-midi dans un programme pour enfants, il n'y a pas eu d'incident. Car, la sexualité peut aussi être vécue sans pression métaphysique, sans tabous, ni drames. Cette fantasmagorie n'apporte rien à la compréhension de soi et des autres.

La répression de la sexualité engendre une hyper-sexualisation douloureuse des êtres, de leurs actes et de leur expression qui entraîne à son tour, en conséquence, une répression accrue. C'est un cycle sans fin.

Mais dont on peut sortir : les bustes féminins dénudés sur les plages ou le port généralisé de la mini-jupe sont là pour nous en convaincre. La vue des cuisses d'une femme court vêtue eut jadis déclenché une émeute, aujourd'hui rien. Cette banalisation prélude d'une société post-sexuelle, comme l'explique *Marcela Iacub*, libérant les individus d'une tension malsaine qui empoisonne leurs vies.

On peut aussi y retourner : la régression dénoncée par « *Ni putes ni soumises* » est toujours d'actualité. Nous y reviendrons.

L'émancipation des femmes, combat de plusieurs siècles, est concomitant et joint à la volonté générale des sociétés modernes de sortir d'une morale sexuelle fondée sur la distinction entre un Bien et un Mal principaux pour aller vers une morale sexuelle fondée sur la distinction entre un bien et un mal concrets fait à autrui.

Cette sécularisation de la morale, c'est l'irruption de la rationalité dans la sexualité. *Condorcet* - promoteur en 1789 du vote des femmes - l'a expliqué avec force : le débat public refuse l'argument d'autorité issu des croyances mais le soumet à la contradiction et à la réflexion.

Cette exigence démocratique se heurte immédiatement aux préjugés anciens et la dynamique de ce conflit produit des phases intermédiaires où s'inscrit l'émancipation féminine.

Revenons à la culpabilisation actuelle du désir masculin. Jadis cette culpabilité était féminine : la femme, par sa personne même, incarnait la tentatrice lascive, la séductrice perverse. La femme, coupable de la faute originelle, était surnommée la « *porte du Diable* ». Son regard, son apparence, tout appelait au vice et à la perte. Il fallait donc qu'elle soit chaste, vierge et pudique, qu'elle baisse les yeux, se tienne en retrait et s'efface en tant qu'objet du désir masculin. Elle devait, pour se protéger elle-même de son pouvoir maléfique et ne pas corrompre les hommes par sa seule présence, disparaître du monde et de leur regard. Dans ce monde, l'homme règne, son genre lui confère une puissance mystérieuse, une autorité et une sagesse naturelle. Son appétit sexuel est signe de vigueur et de santé et dispose d'une légitimité à s'assouvir sans conteste. Sa semence est l'étincelle qui éclaire le monde. Il est certain que dans le secret des cœurs cette asymétrie brutale fut source de souffrances infinies frappant les deux sexes car il n'y a pas de bonheur à deux sans au moins deux êtres heureux.

La représentation de la sexualité est bannie dans ce monde de culpabilité féminine.

Sans presque forcer, l'humeur d'aujourd'hui fait des hommes les équivalents de ces chiens qui se frottent contre vos jambes lors des réunions entre amis. Leur nature même est un reliquat de primate monomane obnubilé par la fonction sexuelle et sa satisfaction. Aucun propos dégradant leur virilité ne leur est épargné et la femme ne saurait s'abaisser à complaire à leurs fantasmes libidineux. Elle ne se dénudera pas : ce serait leur faire trop plaisir, ce serait indigne puisque soudain la femme sacrée ne serait qu'objet de ce désir viril binaire et turgescent. Car dans ce monde où l'homme est vice, la femme est l'incarnation de la sagesse ancestrale de la Terre-Mère, elle est la pureté, l'intuition et la compassion et, par la maternité, elle a accès aux secrets cosmiques. Il est certain que cette guerre des sexes n'arrange pas la découverte de l'autre ; ici encore combien de souffrances pour s'extraire de ses stéréotypes et découvrir en s'aimant que les hommes pleurent d'amour et que les femmes pètent de joie.

La représentation de la sexualité est bannie dans ce monde de culpabilité masculine.

Que conclure de ce pathétique duo de clichés toxiques ?

Il n'y a pas de liberté pour un, s'il n'y a pas de liberté pour tous. Il n'y a pas de femmes libres sans hommes libres et réciproquement. La tentation de la déshumanisation est contagieuse : en laissant déshumaniser un seul, on se déshumanise tous. En ce sens, le mépris des hommes est une nouvelle phase du mépris des femmes. Le jeu de bonneteau de l'oppression sexuelle a changé de souffre-douleur mais l'effet est le même : le contrôle social sexophobe initial est maintenu.

On voit même s'unir dans un semblable goût de répression, le contrôle social en ascension anti-masculin et les deux contrôles sociaux religieux anti-féminins : le chrétien en régression et le musulman en progression.

Mais qu'est-ce donc que ce contrôle social coupable de tous les maux ?

Le contrôle social est comme l'Etat, au sens de *Hobbes*, une construction nécessaire. Il régule et codifie les comportements, le droit n'en est qu'un des aspects car sa vocation est plus vaste : il établit, comme l'a écrit le sociologue *Erving Goffman*, une mise en scène de la vie quotidienne et une ritualisation des échanges entre personnes.

Un contrôle social devient oppressant lorsqu'il se substitue à la confiance mutuelle entre membres d'une même communauté. La peur, la peur de l'autre, et la somme de ces peurs lui confère un pouvoir qui, incarné par une élite, aura tendance à chercher à se perpétuer par le maintien du dérèglement et des angoisses qui conduisent à son excroissance. En ce sens, le contrôle social est un instrument de pouvoir politique. Dès lors qu'il ne se justifie plus, monte alors un conflit entre la société et les bénéficiaires du modèle répressif. Il aboutit à la victoire de la société civile mais au travers d'épreuves qui font l'Histoire.

Le contrôle social propre aux sociétés fermées, religieuses, totalitaires, victoriennes, abonde en recommandations condamnant l'expression de la sexualité jugée en soi offensante. Le sort fait à l'expression sexuelle est un parfait indicateur de l'état de liberté d'une société car la soumission à un idéal collectif supérieur, caractéristique de ces sociétés closes, implique l'engagement de l'individu dans une utilité sociale manifeste et font de lui l'instrument d'une cause qui le dépasse. Ce renoncement à être son propre centre de gravité, ce renoncement à la liberté de l'usage de soi pour soi ne sont pas compatibles avec l'acte gratuit, le bénéfice individuel du désir, de la jouissance et donc du sexe récréatif. Le sexe est banni, sali, condamné dès lors qu'il n'a d'autre objet que lui-même et la satisfaction partagée.

C'est pourquoi la sexualité sans but autre que le plaisir est, dans son analyse politique, constitutive des libertés fondamentales de nos sociétés libérales, constitutives de l'équilibre de l'individu et de son épanouissement.

Ce postulat est monté en puissance avec vigueur dans la plupart des sociétés démocratiques ces dernières décennies. Subsistent cependant des contrôles sociaux régressifs concurrents qui, au sein de la société laïque, établissent des alliances paradoxales dont les masques sont aussi subtils que les effets délétères.

Par exemple, le bien-penser impose de ne pas discriminer dans les propos et les actes publics « *les minorités* » de quelque nature que ce soit et donc d'éviter, dans la terminologie comme dans le comportement, tout ce qui pourrait être interprété comme un dénigrement, un jugement ou une condamnation. La « *minorité* » est une de nos fameuses catégories de personnes définies par un critère dont est dépourvue la population dominante. Les femmes sont d'ailleurs la plus grande de ces « *minorités* » puisqu'elles sont majoritaires en nombre ! Dans un souci de rectitude politique, pour reprendre l'expression québécoise qui traduit mieux l'expression anglo-saxonne « *politically correct* », la « *minorité* » est dotée d'un capital souffrance passée et présente qui proportionne la considération à lui accorder.

Le bien-penser peut penser bien et les bigoteries de certains sont susceptibles d'aider à faire avancer les droits de chacun. IL n'y a pas de mal à cela. Ce qui est pernicieux, c'est le retournement de cette rectitude pour servir à l'oppression des personnes.

Car ces « *minorités* », les femmes notamment, vont servir de prétexte pour légitimer la censure et contrer la libre expression sur la sexualité. Il faut voir s'élever des écoles de pensée qui piétinèrent l'émancipation féminine, des cris de « *sexisme* » et « *d'atteinte à la dignité de la femme* » lorsque les émissions de libre antenne de « *Skyrock* » parviennent en montages fallacieux et décontextualisés devant leurs yeux. Lorsqu'on creuse un peu « *la femme* » qu'ils veulent défendre est une entité idéalisée chaste et pure qui n'est rien d'autre qu'un mythe d'asservissement. Et voilà comment, un idéal d'émancipation peut devenir un outil d'oppression déstabilisant, tant qu'il n'est pas décodé.

Autre retournement - positif celui-là - consécutif à la rectitude politique : le droit de cité, bien évidemment indiscutable, de la préférence homosexuelle. Il est comique de voir comment, sous prétexte de cette rectitude, l'orientation homosexuelle est la seule disposant du droit à l'expression publique de sa sexualité, voire à disposer d'un rayon consacré à son érotisme dans certaines grandes surfaces culturelles, choix dont sont privés les amateurs d'hétérosexualité.

Il arrive que l'horreur dessille les contempteurs de l'expression sur la sexualité. Il a fallu rien de moins qu'une terrible maladie transmissible par voie sexuelle, le SIDA - plus de 25 millions de morts dans le monde entre 1981 et 2006 - pour qu'un discours public sur la protection de la contamination par le préservatif au cours des relations sexuelles soit toléré.

Toléré seulement car, par exemple, plusieurs Ministres de la Santé successifs ont été interpellés par des élus leur reprochant le financement public de « *tasanté.com* », le premier site Internet de santé et de prévention pour les adolescents, au prétexte que celui-ci promouvait le port du préservatif plutôt que l'abstinence ...

A remarquer également, prolongement inattendu de la condamnation morale du plaisir : la sexualité comme hygiène et performance ; ici la jouissance est d'abord une détente physiologique, ici les orgasmes se comptabilisent avec une précision olympique. Et ce discours paradoxal sur la sexualité exclu le sexe en tant que fin en soi, le sexe pour sa seule vertu intrinsèque, pour le seul plaisir qui ne rend de compte à personne et qui n'a d'autre effet que d'être : le sexe comme une danse : on se déplace harmonieusement mais on ne va nulle part. Passer du sexe accepté seulement comme moyen reproduction au sexe pour la seule forme physique, où est l'évolution ?

Dans ce chassé croisé de contrôles sociaux, l'apparence de la vertu et la bouffonnerie se rejoignent, ce serait seulement grotesque si ce n'était pas tragique.

Les mots sont des armes. Prenons le fameux « *respect* » qui a eu son heure de gloire et perdue encore. Écoutons le discours tenu aujourd'hui par certains : on respecte une femme lorsqu'on lui épargne des demandes sexuelles que l'on juge exotiques par rapport à une pénétration vaginale en face à face, la femme allongée sur le dos. Ces pratiques, on les réservera à des femmes non respectables.

Écoutons-le bien ce propos, car que dit-il ? D'abord il dit que certaines parties du corps ou certains actes sont intrinsèquement avilissants et sales et d'autres non – nous avons exposé plus haut le caractère nocif de cette distinction.

Il ajoute que ce qui définit une femme c'est la demande de l'homme et son regard sur elle en conséquence ; il ajoute encore qu'il y a deux sortes de femmes : la pute avec laquelle on s'amuse et la soumise avec laquelle on enfante. Le combat de *Fadela Amara* est là. Et enfin, sans le dire, il fait de la femme un pur objet de satisfaction masculine. Il y a donc un déni de réciprocité, un déni de relations adultes et consentantes. Ici la femme respectée est un objet respectable, ce n'est pas une personne.

Encore une fois, il y a un combat, un champ de bataille, et des adversaires inattendus. Comme des alliés imprévus. Mon parcours en faveur de la libre expression populaire de la nouvelle génération a été jalonné par ces lumineux « *voltairiens* » - surgis de tous bords - qui comprenaient que ces affrontements n'avaient pas pour objet véritable l'obscénité supposée mais la liberté de parole tout court.

C'est sur ce champ de bataille que les médias traditionnels (presse, radio, télévision) se sont fait l'écho de ces représentations imaginaires qui ont évolué au fil du temps.

Comment fonctionnent les médias ? Quoiqu'unilatéraux et asymétriques, ils sont en constant réajustements avec leurs audiences et co-évoluent avec elles en rétroaction permanente.

Les médias sont l'expression du petit nombre vers le grand nombre. Et ce microcosme rayonnant a été à l'origine d'un imaginaire de masse en symbiose avec ses publics.

La représentation de la distinction féminine y a traversé plusieurs mutations successives. La personne peu à peu y supplante le rôle attribué au genre jusqu'à connaître l'émancipation réelle : l'indifférence quant au sexe.

Progrès encore, la gent féminine s'est réapproprié le propre de sa séduction. Celle-ci est désormais un rôle choisi au moment et pour la durée voulus, c'est l'expression d'un aspect de soi, d'une liberté et d'un pouvoir et non plus l'emballage d'une marchandise. La personne de sexe féminin joue de cette qualité comme expression d'elle-même. Les dessous sexy de *Chantal Thomass* sont emblématiques de cet état d'esprit : la dentelle et le satin ne manifestent pas une aliénation mais une jubilation ludique et discrètement érotique. Le slogan de l'Oréal : « *Parce que je le vau**x** bien* » exprime le fait d'être son propre centre de gravité. « *Parce que je le vau**x** bien* » plutôt que « *Parce qu'il le veu**t** bien* » ou que « *Parce que c'est un veau* ».

La lutte contre la discrimination à l'égard du sexe féminin n'est pas cependant un combat achevé. D'une part, nous l'avons écrit plus haut, la sexophobie et le report de l'opprobre sur le genre masculin sont dévastateurs ; et, d'autre part, le sexisme anti-féminin comme le racisme ne ressortent pas forcément d'attitudes conscientes.

On en revient à la définition de la « *normalité* » expliquée plus tôt. Un racisme ou un sexisme qui est fusionné à l'ordinaire des jours, qui fait partie de notre banalité, nous est invisible sauf pour celles ou ceux qui le subissent et encore : un traitement inégal peut être à ce point intégré par les victimes qu'il ne leur viendrait pas à l'idée de le remettre en cause.

Ce mal lorsqu'il est une habitude collective, lorsqu'il se relie en profondeur au réseau mental de nos croyances et a priori, est réfractaire au changement et dispose d'une phénoménale inertie.

Pourtant en regardant en rétrospective les représentations du sexe féminin telles que les montrent la télévision et le cinéma depuis une cinquantaine d'années, on remarque la facilité avec laquelle ces images sont datables, ce qui démontre la vitesse de la mutation qui a eu lieu.

Que s'est-il passé pour que l'immuable se réforme en accéléré ?

On peut comparer l'évolution des mentalités à celle des glaciers. Le glacier est un fleuve solide apparemment immobile qui s'écoule pourtant dans la lenteur du temps. Il arrive cependant - et c'est le cas du réchauffement climatique actuel - que cet état stationnaire évolue en un état instable, c'est-à-dire que l'équilibre demeure en apparence mais devienne de plus en plus fragile jusqu'à brutalement céder au seul choc d'une cause extérieure même modeste. Ainsi, on verra le glacier polaire, sous l'effet de la fonte, passer, sans effet visible de grande ampleur, d'un état stable à un état instable, puis, soudain, s'effondrer en blocs immenses lâchés à la dérive.

Il en a été de même de la cause des femmes : le monolithe de leur minoration misogyne a été érodé, rongé, fissuré, ébranlé pendant des siècles jusqu'à entrer en débâcle dans la seconde moitié du siècle dernier.

Les médias ont été témoins et acteurs de cette « *catastrophe* » au sens mathématique du terme, c'est-à-dire une brutale rupture dans un processus continu. Ils ont été témoins d'une soudaine redistribution des cartes : où les conservateurs les plus habiles se sont emparés des nouvelles valeurs pour protéger leurs pouvoirs - tel l'empereur romain Constantin Ier se convertissant au christianisme pour maintenir son empire - ; où de nouveaux entrants ont saisi l'opportunité de cette bascule pour établir des fonds de commerce moraux parfois en opposition, parfois en alliance tactique avec les néoconservateurs ; et où, finalement, nous sommes collectivement plus libres car elles sont plus libres.

Quel est la prochaine étape ? Le risque d'un nouvel hivernage demeure toujours et des forces rétrogrades sapent sans relâche ces précaires conquêtes : l'accroissement de criminalisation judiciaire de la sexualité en est un exemple. Il serait insolent de croire qu'une liberté soit autre chose qu'une tension permanente. On est libre comme on se tient droit : en faisant un effort.

C'est ici qu'intervient la révolution de l'expression directe.

L'expression directe consiste à permettre une prise de parole publique et un dialogue entre des personnes médiatisés auprès de tous.

Qu'est-ce qui fait bouger les mentalités ? Le réel. Et qu'est-ce que le réel ultime ? Ce sont les gens - les gens c'est nous tous, pas une nouvelle catégorie magique -. Et quelle est cette force qui fait que les gens, voire un petit groupe, voire un seul, puissent disposer d'un tel pouvoir ? L'irréductible vécu de chacun.

C'est la coalescence puis la coalition de ces expériences singulières qui entraînent des mouvements inexorables auxquels rien finalement ne résiste.

Tout ce qui permet l'échange, le partage, la mise en relation directe de personne à personne est proprement révolutionnaire dès lors que l'ordre en place - et son discours - sont déconnectés du réel des populations.

C'est le cas du discours sur la sexualité qui n'est pas issu de la réalité mais dispose d'un statut d'exception qui prend pour fondement plus ou moins apparent les interdits religieux, la détestation du corps, la condamnation de la jouissance et la répugnance du désir. Dès lors ce logos constitue une abstraction fermée éloignée de l'expérience individuelle, à la manière d'un monologue de dirigeant soviétique sur le bien-être du peuple. Il est donc fragile et exécutera l'expression publique du vécu des personnes.

De surcroît, si cette expression publique provient de la « *jeunesse* » - catégorie fantasmée par le monde adulte - et se destine à elle, la guerre est déclarée.

Deux exemples majeurs : la libre antenne de *Difool* sur « *Skyrock* » et le réseau social sur Internet « *skyrock.com* ».

On me pardonnera de limiter mon propos à la nouvelle génération mais elle offre une exemplarité qui éclaire le champ social tout entier.

De plus, cette révolution de l'expression directe est le nouveau vecteur de l'émancipation féminine comme de l'émancipation de tous.

Première révolution : « *Radio Libre* »

L'émission « *Radio Libre* » de « *Skyrock* », animée par *Difool* et son équipe : *Romano, Marie, Cédric, Samy, Momo* et *Karim*, a lieu quotidiennement du lundi au vendredi de vingt-et-une heure à minuit. Rassemblant un million d'auditeurs chaque jour, elle est la première émission de radio de France sur sa tranche depuis plus de treize ans.

« *Radio Libre* » est le premier forum d'expression de la nouvelle génération. C'est la caisse de résonance des conversations de groupes adolescents. C'est un lieu hertzien de partage. Un espace libéré des préjugés et des tutelles du monde adulte. La radio leur appartient. C'est un univers d'expression personnelle et culturelle entre égaux.

Sur « *Radio Libre* », au cours des quinze mille dernières heures d'antenne, les auditeurs ont abordé tous les sujets, des plus triviaux au plus dramatiques : violences familiales, sexuelles, scolaires et urbaines, sexisme, racisme, alcoolisme, échec scolaire ou professionnel, chômage, homophobie, discriminations, relations à la police, à la France, à la religion, terrorisme, sida, fugues, antisémitisme, Intifada, misère sexuelle, maladies, détresses, chagrins, solitudes et abandons ... Mais aussi, tous les rires, les bonheurs, la sexualité joyeuse, la fraternité, la rigolade, l'amour, la solidarité, les découvertes, l'espoir, les rêves, les succès ... Bref, la vie en direct, vécue et partagée, comme ça, sans filtre social ou culturel, et, grâce au talent de *Difool*, aussi simplement.

Pourquoi « *Skyrock* » et cette émission sont-ils si écoutés ? La caractéristique première de « *Skyrock* » et ce qui fonde sa première place sur la nouvelle génération, c'est que nous reconnaissons à la personne jeune, une personnalité à part entière, intégrale, responsable, complète et la traitons comme telle. Cela nous donne une telle force, cela donne une telle vérité à notre antenne que les accusations qui nous sont parfois portées par les censeurs sont à des années-lumière de ce qui est entendu et partagé. Et cela quatre millions d'auditrices et d'auditeurs quotidiens le savent et se montrent prêts à le défendre chaque fois que nécessaire.

Est qu'est ce qui est ici révolutionnaire ? C'est qu'il n'y a plus d'image ... Plus d'image de la femme, plus d'image de l'homme, plus d'imaginaire : c'est le réel sans transposition, c'est le réel par la voix humaine en direct ; ce n'est plus un théâtre, une représentation, c'est le témoignage de chacun, de ce qu'il est, de ce qu'il vit.

Nous ne sommes pas dans l'artifice d'un plateau de télévision, ni à l'extérieur où la caméra, le journaliste et plus tard le montage livreront une image qui sera d'abord l'expression du regard du médiateur. Ici, l'expression est anonyme, le téléphone portable au creux de l'oreille dans le secret de l'endroit où l'on se trouve. Et l'on appelle pour partager pour rompre un isolement, pour être avec des centaines de milliers d'amies et amis invisibles.

Ce qui ressort de cette expression est le cœur d'une génération toute entière.

Un tel lieu de prise de parole est central car il sort celui qui l'écoute, quel que soit son âge, de l'enfermement de ses représentations.

Prenons le cas de la pornographie. Dans un univers où la parole radiophonique sur la sexualité est punie d'amende voire d'interdiction d'émettre, le film pornographique, quant à lui, a réussi, avec l'accord de l'administration, à se démultiplier sur le câble et le satellite et s'offre désormais sur ces chaînes en près de mille diffusions mensuelles.

Est-ce contradictoire de réduire les adolescents au silence tout en accroissant l'offre pornographique ? Non. Car la répression sexuelle a besoin du silence pour prospérer et que d'autre part elle se complait à circonscrire la sexualité dans des formes qu'elle juge dégradantes mais tolérées car conformes à sa vision peccamineuse de la chair.

La nocivité de cette logique est patente : le porno est une unilatéralité onirique dont la vocation est l'érection et la masturbation masculine. Pour se faire, il répond d'une logique assez basique qui fait des femmes des complices réifiées d'une fantasmatique qui ne s'adresse pas à la personne mais à la stimulation du désir. Dès lors, si la femme est une machine et que je m'accouple à elle en imagination, je deviens moi-même une machine à satisfaire mon propre désir. Tout cela serait indifférent si ce spectacle n'était pas parfois la seule représentation du sexe à laquelle on ait accès. Dès lors cette réduction mécanique peut affecter la compréhension de la relation à l'autre sexe, au lieu de n'être qu'un divertissement sexuel sans conséquence.

Ici l'émission « *Radio Libre* » va jouer son rôle car, sur la pornographie par exemple, une conversation va s'établir entre filles et garçons. Et l'on parlera entre jeunes humains de sodomie, de levrette et de fellation. Il y aura des rires, des prudences, des révélations, des bêtises, des conseils judicieux et l'expression d'une maturité, d'un sens critique, d'un goût de la répartie et d'une empathie pour autrui qui n'ont rien à envier à personne.

Il faut bien comprendre le contexte de cette expression : c'est celui d'une communauté générationnelle de dialogue, positive, accueillante, faite de divertissement et d'émotions. C'est un entre-soi roboratif et extraordinairement positif, un environnement de liberté et de mixité unique où les propos ont cette fonction de dédramatisation, de partage, de réassurance. Entre-soi, entre pairs, entre égaux. Cette horizontalité magique est une thérapie en soi. Qui ne va pas mieux en écoutant, en parlant en partageant ?

Cet échange remplace alors le secret, le caché, le pervers et le non-dit pour s'exprimer en partage. Et le porno, d'initiateur obscur reprend alors sa modeste place de récréation érotique qu'il n'aurait pas dû quitter.

Il ne faut pas non plus négliger le fait que la transgression des normes constitue pour les tenants du modèle répressif une jouissance honteuse et par conséquent délicate. Qui n'a pas entendu la plainte de ceux qui voyaient dans les interdits un piment irremplaçable et dans la licence une fadeur sans attrait ? Subvertir les conventions de pudeur et de décence est un plaisir délicat toléré tant qu'il est caché et élitiste. Il est banni, dégoûtant et dangereux lorsque le vulgaire s'en empare.

Le monde adulte connaît une grande difficulté quant à l'expression sexuelle de la nouvelle génération. Comment expliquer par exemple que la majorité sexuelle étant à 15 ans, il faille attendre 18 ans pour pouvoir en parler publiquement ? De telles incohérences traduisent le malaise d'adultes lorsque la liberté de ton de la jeune génération les renvoie à leurs propres carences. Comment faut-il interpréter le fait que le dialogue entre jeunes personnes sur la sexualité soit considéré par ces adultes comme pornographique, c'est-à-dire suscitant une excitation sexuelle, alors qu'il est vécu par les jeunes auditrices et auditeurs comme un bon moment de partage et de divertissement et certainement pas comme un épisode masturbatoire ? C'est ce questionnement qui est à l'origine du personnage caricatural de « *Robert* » agent administratif concupiscent et frustré chargé de surveiller l'émission « *Radio Libre* » et pour lequel tout ce qui l'entoure relève forcément de la débauche. Un marteau voit des clous partout.

La « *jeunesse* », entend-on, n'est pas capable de supporter cette expression libre sa sensibilité pourrait en être heurtée, son développement mental et moral altéré ... Il n'y a eu en vingt ans aucun cas clinique répertorié comme l'explique le Docteur *Joseph Naouri* mais ce n'est pas grave : ceux qui professent de telles thèses ne se laissent pas ennuyer par les faits.

L'infantilisation de la « *jeunesse* » par les factions bien-pensantes aux manettes justifie leur répression. Cette infantilisation procède d'un effet d'optique biologique : avec l'âge, on comprime le passé. On fusionne en une même période l'enfance et l'adolescence en attribuant à l'adolescence les fragilités de l'enfance.

La confusion entre enfance et adolescence fait que l'on ne reconnaît pas la faculté à un média comme « *Skyrock* » de s'adresser spécifiquement à l'adolescence puisque celle-ci n'est pas distinguée de l'enfance et que cette proximité rend impossible un média adolescent car celui-ci automatiquement touche l'enfance. Cet amalgame qui oublie l'autorité parentale permet de s'indigner à tout propos.

Chaque parent vit dans la paranoïa totale des dangers potentiels qu'encourent ses enfants. Cette psychose légitime voit l'intégralité de l'environnement au seul prisme du risque potentiel. Cette disposition protectrice est ensuite mécaniquement projetée sur la « *jeunesse* » entière et réduit dans la représentation qui en est faite cette population à une foule enfantine vulnérable.

Cette angoissante vision conduit le monde adulte à réagir par la peur lorsqu'émergent des pratiques générationnelles qui n'appartiennent pas à sa culture de référence. Il faudra « *sauver nos enfants* »... Certains médias et quelques politiques capitalisent sur ces appréhensions pour s'imposer et par conséquent accroissent l'incompréhension réciproque et la panique morale qui en résulte.

Cette réduction chronologique l'adolescent l'opère à son tour envers les générations qui le précèdent considérant comme « *vieille* » toute personne âgée de plus de vingt ans. Ce qui est aussi peu pertinent.

Cette infantilisation est aussi accentuée par la maturité nouvelle des plus jeunes et leur maîtrise d'un monde de communication et de connexion que les adultes décodent et décryptent avec peine. Elle se veut donc une tentative de reprise de contrôle qui va criminaliser et transformer en fléaux les nouvelles technologies ... C'est plus facile de terroriser que de comprendre et brandir une menace crée plus de notoriété que d'apprendre ensemble, par exemple, la maîtrise d'Internet.

La tendance est donc de prendre les adolescents pour des enfants immuno-déficients à placer sous bulle, car vulnérables, et devant par conséquent grandir dans un espace clos résolument fermé à la laideur du monde.

Toute l'énergie est alors concentrée dans l'édification d'un mur de protection et au colmatage des fuites que sont la radio, l'Internet, le câble, le satellite, le téléphone mobile, les copains, bref tout ...

La réalité est autre. Certes les dangers sont là et méritent toute notre attention, mais le principal acteur de la résolution de ces risques est la nouvelle génération elle-même. L'âge de transition qu'est l'adolescence implique une évolution subtile et ô combien difficile de la relation parentale qui substitue peu à peu l'émancipation à la subordination et qui conduit à reconnaître à la personne jeune, une personnalité à part entière, intégrale et responsable. Ce qui est vrai dans la famille, l'est aussi dans la société à la dimension d'une génération. En remplaçant l'infantilisation anxiogène par la confiance et la responsabilisation, on construit des solutions plutôt que d'agiter des fantasmes.

Au lieu de prendre comme référence la fortification, concentrons-nous sur l'éducation, la faculté de jugement et l'esprit critique des adolescents. Ce sont les meilleures armes : intellectuelles, affectives et morales. L'élevage en serre est une dangereuse illusion.

Ainsi l'expression directe est un bel atout pour fortifier les esprits et les cœurs bien plus que les contes de fées !

L'expression des jeunes filles à l'antenne de « *Skyrock* » est aussi essentielle lorsque les régressions religieuses cherchent encore à renvoyer la femme à un rôle traditionnel de subordination. Une jeune femme de culture méditerranéenne qui s'exprime sur son plaisir sexuel à l'antenne est une saine et communicative rébellion contre les tentatives de négation de l'individualité de toute une classe d'âge féminine. L'émission de *Difool* est en ce sens certainement une des émissions les plus féministes qui soient.

La jeune fille en direct, sans image, sans intermédiation, sans conceptualisation, sans théorie, brise en quelques phrases tous les tabous. La radio c'est la voix de la personne humaine : cette humanité éveille les trop crédules, réveille les endormis et par le cœur ramène à l'examen de la raison.

N'est-il pas terrifiant de voir les obscurantismes s'allier à l'administration dans une même volonté de nous réduire au silence ? Nos sociétés ouvertes mènent actuellement un combat contre les reculs de toutes sortes en matière d'égalité et de liberté sexuelles. Que l'administration devienne ainsi l'exécuteur des discours les plus mutilants de criminalisation du sexe est un acte grave dont tous doivent mesurer les conséquences.

Enfin, ce forum est le lieu de l'apprentissage du vivre-ensemble entre toutes les origines sociales, ethniques et entre les sexes. « *Radio Libre* » est le lieu de cette mixité. Chacun sait comme dans une société la mixité est fragile et résulte d'un combat à contre-courant contre le repli, la haine, l'ignorance et la défiance. La séparation des sexes, la ségrégation ethnique, confessionnelle, sous prétexte d'apaisement, sont dans les faits une violence à retardement qui s'exprimera toujours et fera mal. Ici sur « *Skyrock* » se rassemble chaque soir plusieurs centaines de milliers de filles et plusieurs centaines de milliers de garçons égaux dans le partage de leur quotidien. C'est un trésor.

Si finalement, le rôle de lien social, d'intégration et d'émancipation de notre émission est compris, il reste toujours un dernier reproche : celui du caractère explicite et vulgaire des propos.

La crudité en matière d'expression sur la sexualité signifie un parler qui peut emprunter à l'anatomie, à la vulgarité, au mauvais goût, voir à l'humour. On qualifie ainsi l'absence de précaution, de distance ou de ménagement, le manque de circonlocution et de métaphore atténuant l'expression exacte du vécu de la chair.

Il faut aussi comprendre la grossièreté comme un second degré à plusieurs sens. La vulgarité exprime une distanciation qui est une forme de pudeur, elle exprime aussi une complicité qui rassure et son minimalisme outrancier provoque un rire qui cache souvent la solitude et l'émotion. On peut être aussi grossier que la grossièreté en ignorant certains de ses ressorts cachés.

Par ailleurs, cette expression crue intervient entre des adolescentes et des adolescents qui sont enseignés sur la sexualité au cours de leur scolarité, qui disposent de suffisamment de maturité pour ne pas être soudain perturbés par tel ou tel propos et qui s'expriment comme ils parlent entre eux.

Tout ce qui se dit sur notre antenne est déjà partout, aussi accessible, aussi facile d'accès et aussi disponible. Notre particularité c'est l'échange, le débat, la personnalisation, l'expérience humaine.

La crudité est en ce sens une bénédiction car elle décomplexe, libère, modère, amuse, lève des tabous et des ignorances qui font mal. Où les garçons et les filles de tout notre nouvel horizon ethnique, de tous milieux peuvent échanger et se répondre sur les sujets si personnels de la sexualité où ce qui fait le plus mal c'est la solitude ?

Comme il est heureux et régénérateur de découvrir qu'on a tous les mêmes petits secrets, les mêmes peurs, les mêmes angoisses, les mêmes désirs et que cela explose en rires et moments forts est une apothéose.

L'expression est directe et le besoin de savoir pressant. Une société de contournement et de sous-entendu ne supporte pas ce discours sans apprêt ? Elle a tort car, l'erreur majeure, qui est faite en ce qui nous concerne est d'oublier comment la radio est écoutée.

Encore une fois, il ne s'agit pas d'une pièce de théâtre, d'un dialogue appris et répété soucieux de ses effets, il ne s'agit pas d'acteurs, il s'agit de gens. L'accusation a oublié qu'il s'agit de gens qui se parlent entre eux et que notre équipe est au cœur de ce dialogue particulier sans piédestal, ni magistère.

Ce sont des personnes qui expriment leurs vies et leurs expériences. Chaque parole est puissamment humaine, unique, tragique par ses forces et ses faiblesses. Ces voix de femmes et d'hommes qui prennent le risque de la parole et de la révélation et cette émotion chaque fois renouvelée de la voix humaine... Les autres sont-ils si gênants qu'ils faillent leur interdire de se parler entre eux spontanément ?

Toute expression présente des risques qu'il faut prendre en compte et réduire autant que faire se peut, mais pourquoi et dans quel but systématiquement les exagérer jusqu'à considérer que la possibilité d'une mésinterprétation par quelques uns légitime d'en priver le grand nombre ? Pourquoi ne pas leur appliquer le ratio bénéfice global versus danger potentiel que l'on applique à l'essentiel des pratiques humaines, du transport à l'alimentation en passant par la santé ?

A ce sujet, il faut noter que la valeur sociale de « *Radio Libre* » de *Difool* a été largement reconnue et qu'en treize - treize ans ! - l'émission a prouvé son innocuité ! Ces treize ans démontrent un exceptionnel professionnalisme de l'équipe et un souci permanent de l'auditeur en tant que personne.

C'est pourquoi des médecins, des sociologues, des pédopsychiatres, des chercheurs ont salué notre travail. C'est pourquoi aussi nous soutiennent des syndicats policiers, étudiants, des associations féministes, antiracistes et des personnalités politiques représentatives de l'ensemble de l'échiquier politique républicain.

Pourquoi ces soutiens sont-ils nécessaires ? La libre expression directe de la nouvelle génération corrode une idéalisation névrosée qui défend ses prérogatives. Elle lui substitue une réalité complexe, certes grise et trouble, mais une réalité tout de même ; c'est-à-dire le lieu d'action des bonnes volontés. Et, c'est tout à l'honneur de bien des membres des élites de ce pays, en dépit d'une concevable prévention initiale, de l'avoir finalement compris et protégée.

Ainsi donc, avec ce forum radiophonique, c'est à l'écoute des jeunes filles et des jeunes femmes qui font la moitié de son audience que se construit une nouvelle image des femmes dans l'esprit des auditeurs et des auditrices. Il ne s'agit pas d'une image élaborée par le média mais d'une synthèse en chacune et chacun à l'écoute, le résultat kaléidoscopique de ces voix individuelles féminines qui s'expriment sur l'antenne.

Il est certain que le rôle de cette libre expression directe radiophonique dans la formation de « *l'image des femmes* » est majeur et éminemment positif.

Seconde révolution : « *skyrock.com* »

« *Skyrock.com* » est un réseau social. C'est la transposition sur Internet de notre ADN : la libre expression populaire de la nouvelle génération.

Qu'est-ce que c'est un réseau social ? Le réseau est organisé en nœuds, un nœud c'est, par exemple, un blog ou un profil, ces nœuds se relient volontairement les uns aux autres pour former un maillage original : le réseau.

Comme les nœuds sont l'expression de personnes et qu'elles se relient entre elles en fonction de leurs interactions et de leurs affinités, le réseau prend le nom de réseau social.

Un réseau social cela peut-être donc des blogs. Le blog est une page personnelle interactive, page parce qu'elle a une adresse comme un site, personnelle parce qu'elle a généralement pour origine un individu, et interactive parce qu'elle publie les commentaires et les ajouts des visiteurs et parce qu'elle se lie à d'autres pages personnelles.

Le blog raconte une histoire, son auteur publie des articles selon son envie que chacun peut commenter publiquement. Avec un blog on est plus proche de ses amis et on s'en fait de nouveaux. Le blog est tout à la fois une sphère intime et une exposition publique. Le lecteur a l'impression d'entrer dans le secret d'un journal personnel ou bien la confiance d'un groupe d'amis. Le blog répond à notre besoin des autres. Il est la porte entrouverte vers le partage, l'amitié et l'amour.

Un réseau social ce sont aussi les profils. Les profils sont aussi des pages personnelles interactives mais au lieu d'être une expression de soi par la publication comme les blogs, elles sont une expression de soi par les informations que l'on donne sur soi.

Le profil est une identité numérique, votre point de contact et d'échange sur le réseau. Sur un profil, on présente ce qu'on aime et ce qu'on déteste, on présente ses amis dans un univers graphique personnalisé. Vos choix, vos goûts expriment votre identité. Le profil sert à faire connaître votre actualité, votre humeur à chaque instant et de la partager en masse avec vos amis. Le contact n'est plus rompu et ce met à jour en permanence.

Avec les blogs et les profils on se fait connaître, on engage la conversation et on se fait de nouveaux amis

Un réseau social comme *skyrock.com* est devenu un phénomène social majeur. *Skyrock.com* est 2^{ème} site français en pages vues ; 1^{ère} plateforme de blogs en Europe ; 1^{er} réseau social mondial francophone. Notre audience est à 98 % francophone. Le réseau est ultra-puissant au Canada, en Belgique, en Suisse, dans le Maghreb et en Afrique francophone. *Skyrock.com* est le 11^{ème} site conversationnel mondial et le 21^{ème} site mondial en pages vues. C'est aussi le 1^{er} site français en pages vues sur les 15-24 ans. Cela fait une pénétration de près de 60 % 15-24 ans en France. Ce n'est pas notre meilleur score, nous sommes à plus de 80 % des 15-24 ans en Belgique francophone.

Voici ensuite les performances de trafic : 20.5 millions de visiteurs uniques mensuels et 7.5 milliards de pages vues par mois. Le service compte plus de 26 millions de comptes ; il y a plus de 16 millions de blogs et 5.6 millions de profils actifs.

Le site comprend plus de 26 millions de vidéos, près de 500 millions de photos et plus de 600.000 morceaux musicaux.

On peut y lire plus de 565 millions d'articles et plus de 2.3 milliards de commentaires. Plus de 50 000 nouveaux blogs et profils créés chaque jour. Les internautes publient quotidiennement 1.2 millions d'articles.

On me pardonnera cette énumération de chiffres car elle rend compte d'un fantastique raz-de-marée d'échanges entre personnes à l'initiative de la nouvelle génération.

L'Internet n'est pas seulement un nouveau moyen de diffusion comme le sont la télévision et la radio. L'Internet révolutionne l'âge de la diffusion par le réseau social d'échanges électroniques qu'il permet.

La force de l'Internet, c'est la conversation. L'Internet conversationnel, c'est l'Internet vivant. Et la nouvelle génération s'est emparée de cet outil qui est devenu son premier vecteur d'échange et de partage.

Comme avec la radio, l'expression directe est révolutionnaire. Soudain on peut lire le journal intime et public à la fois de millions d'autres, jeunes comme soi et entrer en contact. On peut échanger et partager à l'échelle d'une nouvelle génération entière.

Cette connectivité sociale donne plus d'indépendance, de choix, plus de possibilités pour son potentiel et son expression personnelle. Le réseau social est un multiplicateur de l'émancipation individuelle.

La connexion aux autres change la donne : combien de projets, d'aventures, d'idées n'ont-ils pas commencés par des rencontres ? Et les informations les plus intéressantes qui nous les appris ? La plupart du temps des amis, des relations ...

Comme avec la radio, par cet échange, on découvre qu'on a tous les mêmes problèmes, les mêmes doutes et les mêmes secrets ... Ce savoir est décomplexant et libérateur. Comprendre la vérité des autres c'est grandir en estime de soi. Le réseau est une chance de réconciliation avec soi-même et les autres.

Sortir de la solitude, partager les expériences, déculpabilise et décuple l'esprit critique et la contestation. Ce nouveau rapport de force en faveur des individus réseautés change la société toute entière : la famille, l'école, l'entreprise, la politique, la relation aux experts, aux médecins, aux marques, aux médias... Ceux qui vivent de l'information qu'ils ont et que nous n'avons pas et qui en abusent perdent leur pouvoir. Le réseau est un nouveau centre de gravité alternatif aux autorités traditionnelles.

Quel enseignement en tirer ? Celui d'une phénoménale créativité populaire dont l'intelligence collective est une source de richesse et de connaissances sans limites. Certes, le taux d'imbéciles est un incompressible et Internet multiplie tout, la bêtise y compris mais le jeu en vaut l'incendie. C'est actuellement une révolution de la parole en cours dont la magnitude est largement ignorée.

Quelle est sur le réseau social l'« *image des femmes* » ? On peut penser qu'ici la rupture avec l'ordre ancien est telle que l'expression doit changer : l'« *image des femmes* » de l'âge des canaux devient désormais la « *mosaïque des femmes* » de l'âge des réseaux.

Cette lame de fond conversationnelle dès lors qu'elle est comprise peut faire frémir. Mais y-a-t-il un pilote dans l'avion ? Y-a-t-il encore une autorité quant un adolescent a plus de puissance informatique au bout du clavier que la NASA dans les années 60 ?

Notre rôle ici, outre celui de concepteurs du logiciel de télécommunication qu'est le réseau social, est de garantir par une modération efficace la protection de la liberté d'expression collective des internautes. C'est ce que nous évertuons à accomplir avec une équipe d'une trentaine de personnes. Nous y portons le même souci, le même soin, le même respect et la même responsabilité que nous avons avec notre maîtrise globale de l'antenne. Ce travail est salué par toutes les autorités compétentes.

Ce souci nous l'avons étendu à la constitution d'une cellule d'assistance psychologique animée par le psychologue clinicien *Michael Stora*. Nous cherchons ainsi, avec un réseau d'associations partenaires, à répondre aux appels de détresse lancés sur les blogs.

Car si la libre expression directe de la nouvelle génération rompt avec le mutisme, l'absence de dialogue, les observances et les fictions du moralisme traditionnel d'inspiration religieuse, elle favorise et rejoint l'émergence d'une éthique morale et sexuelle minimale, très bien définie par le philosophe *Ruwen Ogien* :

- « *principe de considération égale, qui nous demande d'accorder la même valeur à la voix ou aux intérêts de chacun ;*
- *principe de neutralité à l'égard des conceptions du bien personnel ;*
- *principe d'intervention limitée aux cas de tords flagrants causés à autrui. »*

En conclusion de cette audition sur « *l'image des femmes dans les médias* », on peut dire que la première image des femmes fut l'image des femmes par les médias et que la seconde, qui nous place devant un horizon nouveau, est l'image des femmes par les femmes elles-mêmes.

Je vous remercie.

